chambre et dressait M. Martinez, l'enlève du lit, le traîne dans le corridor et l'assomme aussi par le bambou.

Le bonne, ayant appelé au secours, les voisins accoururent, mais *Lavialle fit croire qu'il venait aussi pour arrêter les auteurs du crime et qu'il s'enfuit.*

Quand l'erreur fut reconnue, on courut après lui, on le rattrapa, mais Lavialle étrangla presque le nommé *Léglise*, qui l'avait arrêté. Il en eût été poussé entre deux charrettes et gardé à vue.

Martyloss et sa sœur respirent encore mais leur état est grave.

La sœur pourra peut-être survivre.

Sinistre en mer

Alger, 25 décembre. — Le vapeur hollandais *Bellérophon*, sortant du port à une heure du matin, à abordé le vapeur *Emile-Hélène*, venant de Bougie et appartenant à la Compagnie *Sabiallino*, d'Alger.

L'*Emile-Hélène*, coupée en deux, coula en deux minutes.

Aussitôt après l'accident, le *Bellérophon* procéda au sauvetage des passagers et de l'équipage le mieux organisé. Le nommé Gomez, 16, demeurant rue d'Edimbourg, 16, s'est rendue rue du Théâtre, 135, chez Mlle Rosette Larriba, âgée de vingt ans, qu'elle suppose être la maîtresse de son mari et, après une scène violente, elle a tiré sur elle, sans l'atteindre, six coups de revolver. Toutes les balles ont pénétré dans le mur.

Mme Philippart, qui avait résolu à prendre la fuite, s'est rendue, quelques instants après, au commissariat de M. Guilhem pour se constituer prisonnière.

Elle a été consignée à la disposition de la justice en attendant la fin de l'enquête judiciaire dont elle est l'objet.

UN DRAME EN CHEMIN DE FER. — Fontainebleau, 25 décembre. — Un drame s'est déroulé aujourd'hui dans un train entre Paris et Fontainebleau et le seul témoin qu'on connaisse est dans l'impossibilité de fournir le moindre renseignement.

En ouvrant la portière d'un wagon, les hommes d'équipe ont découvert ce matin un infortuné voyageur gisant, évanoui, au milieu d'une mare de sang.

Il avait la gorge horriblement ouverte et son corps portait la trace de nombreux coups de couteau.

A cette vue, les employés de la gare, épouvantés, ont cru devoir prévenir le commissaire spécial, qui a procédé aux premières constatations et envoyé le blessé à l'hôpital de Fontainebleau.

Ce dernier a été soumis, cet après-midi, à un long interrogatoire; mais il n'a pas pu ou pas voulu renseigner le parquet, se bornant à déclarer qu'il était *Italien*.

Ce voyageur était porteur d'un billet de chemin de fer de Maisons-Alfort à Paris et de 302 francs 50.

Il a refusé d'indiquer la provenance de cette somme.

Une enquête est ouverte pour établir l'identité de ce mystérieux voyageur et les circonstances dans lesquelles il a reçu les coups de couteau qui *l'ont mis en si fâcheux état.*

UN DRAME AU VITRIOL. — Paris, 25 octobre. — Un ouvrier âgé de soixante-quatre ans, Alexandre Robert, demeurant, 52, rue Saint-Maur, se présentait hier dans l'après-midi chez Mme Dirix, culottière, qui habite dans la même maison et demeurait à lui parler. Cette dernière, qui causait avec deux locataires, Mmes Fleury et Muzard, introduisit Robert dans son appartement; mais à peine avait-elle ouvert la porte qu'elle reçoivait à la figure le contenu d'un bol de vitriol. Ses deux amies, qui étaient assises non loin d'elles, furent atteintes également par des éclaboussures. Elles se mirent à crier: «Au secours!» et aussitôt des voisins accoururent; mais Alexandre Robert, profitant de la frayeur des trois femmes aveuglées, avait pris la fuite.

Les victimes du vitriolour ont été transportées immédiatement dans une pharmacie voisine où elles ont reçu un premier pansement. Elles ont ensuite été conduites à l'hôpital Saint-Louis. L'état de Mme Dirix est grave; quant aux deux autres, leurs brûlures sont assez légères.

Nouvelles étrangères

CONFLIT ANGLO-AMÉRICAIN

M. Edison et la Défense nationale

New-York, 25 décembre. — Le *New-York-Herald* a fait interviewer M. Edison. Illustre électricien a déclaré qu'il avait déjà conçu le plan d'engins terribles pour assurer, en cas de guerre avec l'Angleterre, la défense de son pays.

Une pareille guerre, a-t-il dit, doit faire surgir une foule d'inventions destructives capables de stupéfier l'univers. Il ne faut pas, pour cela, de grandes usailles ou de deux puissantes armées; une poignée d'hommes doit suffire, au contraire, à écraser les envahisseurs. Nous nous pas à notre service l'électricité et l'eau *elle-même plus puissante que tous les obus! J'ai inventé une machine qui peut lancer, à une distance considérable, des torrents d'eau chargée de 5,000 volts et je vous assure qu'elle balayerait* une armée comme de la menue paille.

« J'ai inventé aussi des cables qu'on enterrera autour des villes assiégées et qui foudroieront tous ceux qui essayeront de les franchir. J'ai songé à des chaînes de différentes longueurs dont *une extrémité sera attachée aux poles d'un dynamo et l'autre placée dans un canon; ces chaînes* s'illuneront l'air comme d'immenses serpents et porteront partout la mort. Nous lancerons au-dessus de l'ennemi des machines infernales aériennes qui feront explosion au milieu de leurs propres projectiles, une résistance suffisante à la détente produite dans l'*âme principale*. Enfin, j'étudie un double canon d'une portée de 24 milles.

« En cas de guerre avec la Grande-Bretagne, il se produirait de terribles événements, car je ne vous ai pas encore dit la moitié de mes projets; j'abandonnerais tous mes travaux pour consacrer toute mon énergie à la défense de mon pays. »

L'INSURRECTION CUBAINE

Succès des troupes espagnoles

New-York, 25 décembre. — Une dépêche de la Havane annonce que le maréchal Campos a atteint les insurgés, commandés par Gomez, à 21 milles de Matanzas et leur a coupé la retraite. Une terrible bataille a eu lieu et les insurgés ont été mis en déroute. Les derniers ont eu 700 morts et 400 blessés. Les pertes des Espagnols sont insignifiantes. Les troupes gouvernementales poursuivent les fugitifs.

Londres, 25 décembre. — Le lieutenant Winston Churchill, qui vient de parcourir l'île de Cuba à la suite des troupes espagnoles, a été interviewé par un journaliste anglais, auquel il a fait *du d'intéressantes indications* sur la situation dans la grande Antille.

Le lieutenant Churchill estime que les insurgés sont au nombre de 32 à 40,000 environ. Ils sont mal armés, mal vêtus, mais ils connaissent de vives sympathies parmi les habitants des campagnes, et c'est ce qui les met à même de faire aux Espagnols une guerre de guerillas.

Les insurgés s'embusquent derrière des haies pour tirer sur les officiers espagnols, ils incendient des plantations de sucre, et, quand ils se voient menacés par les troupes, ils se dispersent immédiatement dans les villages ou même se promènent tranquillement sans avoir le moins du monde à craindre d'être trahis.

Les insurgés se servent de fusils de toutes sortes, de remingtons, de winchesters et même d'antiques mousquets. Quand ils soulèvent un *feu continu, le bruit de leur tir, dit le lieutenant* Churcgill, paraît très bizarre à un soldat habitué au feu des troupes européennes.

Néanmoins, leur manière de faire la guerre est très rétrograde. Ils n'osent à travers les jonnes espagnoles et se reforment par derrière, où ils se mettent immédiatement à incendier les plantations et les moissons.

Si, par hasard, les troupes espagnoles leur donnent la chasse, les épaisses forêts qui couvrent une partie de l'île leur offrent une protection suffisante.

En ce qui concerne les troupes espagnoles, le *lieutenant Churchill estime que les soldats sont* braves et endurants et que leur discipline est généralement excellente.

L'infanterie a fait bien des fois, sur mes yeux, un lieil ardent où à travers bois, des marches forcées et difficiles sans fatigue apparente et sans que les soldats aient perdu leur belle humeur.

LA BELGIQUE

Les grèves à Gand

Les ouvrières de la Lièvre et de la fabrique «Em. Desmet et Cie» ont fait depuis quelques jours diverses démarches auprès des patrons.

Elles n'ont pas abouti à la grève dans encore.

On estime que l'augmentation de salaire demandée par les ouvrières de la Lièvre s'élèverait à plus de 50,000 fr. par an.

Chez MM. Desmet et Cie, les ouvrières n'avaient pas d'abord précisé l'objet de leur demande.

Aujourd'hui elles ont adopté les prétentions des autres grévistes, soit une augmentation de 2 centimes à l'heure.

Le mouvement a été commencé par les fileuses. Leur départ a forcément entraîné la fermeture des établissements.

Il est à remarquer que les grévistes qui assistent aux *meetings organisés par les socialistes* sont en nombre. On compte environ dix-huit cents grévistes, dont trois ou quatre cents seulement répondent aux appels faits par le *Vooruit*.

Les chefs socialistes paraissent ne pas vouloir favoriser la grève: ils recommandent à tous la plus grande prudence.

Il importe de dire que par suite des différentes luttes que le parti socialiste a dû soutenir, les *fonds de réserve doivent avoir été épuisés*. Les récentes grèves des typographes et surtout des métallurgistes ont absorbé une somme importante.

On peut donc prévoir que la grève actuelle ne s'étendra pas. Cependant les patrons sont décidés à ne faire aucune concession.

« A la Lièvre » on a répondu aux ouvrières la promesse qui leur a déjà été faite il y a deux *mois, d'augmenter les salaires après la nouvelle* année.

Les patrons ne veulent même pas traiter avec les ouvriers par l'intermédiaire du Conseil du travail et de l'industrie.

L'arrêt des usines cause un grand préjudice aux fabricants. Ceux-ci ont des ordres importants *pour plusieurs mois. M'y a pas de stocks* en magasin. Les ouvriers tisserands surtout les fils d'étoupes, dont la tendance est à la hausse.

Les fils de lin de Russie sont moins demandés.

DRAME DE L'AMOUR
A BRUXELLES

Un Mystère dans un cabinet particulier

Lundi, vers deux heures de relevée, un couple, un jeune homme et une jeune femme, élégamment vêtus, descendait du train à la Place Rogier, et demandaient à déjeuner en *cabinet particulier*. On les conduisit au cabinet n° 10, où on leur servit un déjeuner modeste, qui fut arrosé d'une bouteille de vin.

Justement inquiet, le garçon desservant l'étage, n'entendant plus de bruit dans le cabinet occupé par ces jeunes frappa, vers quatre heures, à la porte, à plusieurs reprises. Ne recevant pas de réponse, il se décida à avertir le propriétaire de l'hôtel. Ce dernier, à son tour, alla lambriner *sur la porte; mais il n'obtint pas de résultat.*

La police fut avertie, et M. le commissaire de police Michel se transporta hôtel des Boulevards. Un serrurier fut requis pour procéder à l'ouverture de la porte de la chambre. Quand l'huis fut ouvert, un horrible spectacle s'offrit aux yeux des assistants: le jeune homme gisait inerte au pied du lit, le corps tout recroquevillé; la jeune femme était étendue inanimée sur une chaise longue.

Elle donnait encore signe de vie. Un médecin, mandé en toute hâte, arrivait, puis la police fit transporter les deux victimes à l'hôpital de la rue Claweermans, où un médecin accourut aussitôt. L'homme est mort; on espère sauver la femme.

On ignore si on se trouve en présence d'un drame d'amour. Avant de mettre leur projet de suicide — par la morphine, croit-on — à exécution, les malheureux ont brûlé tous les papiers qu'ils avaient en poche.

MM. Desmedt, juge d'instruction, et Drion, substitut, ont fait une descente à l'hôpital dans la soirée.

Le récit de la jeune femme

L'état de la jeune femme n'ayant pas permis d'interroger immédiatement, le magistrat mis dès lundi une nouvelle descente à l'hôpital de Saint-Josse-ten-Noode.

La désespérée, qui, sans complications, peut être considérée comme hors de danger, a déclaré aux magistrats que son compagnon et elle avaient résolu de se suicider pour cause de chagrins d'amour.

— *Je me connais, a-t-elle dit aux magistrats.* Gertrude Van Soen, suis née en 1868 à Arnaeim (Gueldre), et habitais Zutphen, dans la même province, lorsque au cours d'un voyage que je fis à Cologne, il y a quelques mois, je rencontrai un jeune sculpteur, Peter Schœn, âgé de 34 ans. Une vive sympathie nous unit bientôt et nous vécûmes heureux ensemble.

Mon amant, a-t-elle continué, m'aimait à la folie et me le prouvait sans cesse. Je partageais son amour, et notre vœu le plus cher était de voir ses parents, qui habitaient Bonn, consentir à notre mariage. Mais ils furent inflexibles et ordonnèrent à Péter de rompre toutes relations avec moi. C'est alors que, fréquemment, nous en étions que la mort nous débarrasserait de la vie.

« Il y a trois jours, nous quittâmes Cologne et arrivâmes ici. Nous nous étions munis, avant notre départ, de la fiole qui nous a servi à tenter de nous suicider.

« Mais, demande-t-elle au juge qui la questionne, *le fait de prendre du poison ne tue parfois* et ses hors de danger, n'est-ce pas ?»

On a dit à la pauvre femme que son amant, lui aussi, a survécu à l'essai.

Les magistrats, gens peu sensibles d'ordinaire, ont été, paraît-il, fort émus par l'anxiété de la malheureuse, qui n'aura même plus la possibilité d'embrasser une dernière fois celui qu'elle aimait tant, car la décomposition du corps de Peter Schœn s'est faite rapide, et lorsque Gertrude Van Soen pourra se lever, la terre, depuis plusieurs jours déjà, aura reçu les restes du jeune sculpteur.

Le Poison

Au fond d'un verre placé sur une table, dans la chambre où s'est déroulé le drame, les magistrats ont découvert un peu de toxique qui a servi aux jeunes gens *à mettre leur funeste projet à* exécution. Ce n'est pas de la morphine, comme on l'avait pensé tout d'abord, qu'ont employée les deux désespérés, mais bien du chlorate hydraté, un toxique d'une grande violence. Les chimistes qui ont analysé le contenu du verre sont d'accord sur ce point.

Un point mystérieux

Un point, cependant, reste à éclaircir: les noms donnés par la jeune femme sont-ils exacts ?

Les magistrats en doutent, quoqu'elle ait paru *sincère en leur faisant son récit.*

D'autre part, se trouve-t-on en présence d'un drame d'amour simple ?

Les membres du Parquet sont convaincus que non, car dans le porte-monnaie des deux jeunes gens, on a retrouvé qu'une pièce de 50 pfennigs — 62 1/2 centimes.

La mise en donc doit avoir joué son rôle dans tout cela.

LA CAMPAGNE
Contre M. Félix Faure

Le *Gaulois* a interviewé M. Delahaye, ancien député parlementaire, qui, deux jours, est récemment dans la *Libre Parole* proclamé à propos M. Félix Faure et promettait de publier bientôt de nouveaux articles contre la personne du Président et la Belle Hélène. Voici ce que ce dernier fend d'être l'auteur de l'odieuse campagne menée contre M. Félix Faure.

Nous sommes, dit-il, en présence d'une guerre intestine qui paraît depuis deux jours en été tondus par les *chéquards* que menace l'arrestation d'Artan. L'un a M.M. Drumont et Delahaye, que l'on savait étonnées de plusieurs dossiers contre les familles Faure, Hellouf, etc. Il aurait à M. Félix Faure lui-même, qu'il s'agissait de forcer à se découvrir lui-même. Sous le nom de nombreux *sénateurs, socialistes et autres*, que des alliances secrètes, sont arrivés à nous, un scénario qui fit au moins une partie de l'œuvre qu'il prétend. Les gens de sa sorte ne sont guère capables de parler de leur et M. Félix Faure, ou le nommer. Mais cela ne tient pas le compte opportuns.

De la Faure, qui, depuis deux jours, les couloirs du Palais Bourbon, dans la presse, qu'il est trouvé des amis, des sénateurs, et surtout dans les embrasures des fenêtres de l'Elysée, où, sous prétexte de remangement, de conférences, de dévouement, on rêve, on cherche quelque chose. M. Félix Faure en lui annonçant comme un fait certain une prochaine campagne contre sa famille.

En p. plus, on a cherché à le gêner en le jetant dans l'embarras, opportunistes. M. Félix Faure a comme une force impropre dans ses protestations contre les gens qui, en ne le connaissant pas, ne sont arrivés à les faire dévoiler. Trouvant un homme, M. Félix Faure a cependant dit: « Je ne suis pas le Président en se maintenant dans ce rôle. Il est juste de mettre fin à ces attaques anonymes, menaces de lettres sans signature, qui ne s'appuient pour sortir de leur repaire, ou qu'ils savent en mesure de monter au compagnie. Elle que, malgré son faiblesse » et ajoute M. Félix Faure serait certainement obligé, dans ce cas, de faire. Mais nous ne sommes pas plus [illegible] et nous ne laissons pas [illegible] Trouvant un homme, M. Félix Faure a cependant dit: « Je ne suis pas le Président en se maintenant dans ce rôle. Il est juste de mettre fin à ces attaques anonymes, menaces de lettres sans signature, qui ne s'appuient pour sortir de leur repaire, ou qu'ils savent en mesure de monter au compagnie. Elle que, malgré son faiblesse » et ajoute M. Félix Faure serait certainement obligé, dans ce cas, de faire. Mais nous ne sommes pas plus [illegible] et nous ne laissons pas [illegible] Trouvant un homme, M. Félix Faure a cependant dit: « Je ne suis pas le Président en se maintenant dans ce rôle. Il est juste de mettre fin à ces attaques anonymes, menaces de lettres sans signature, qui ne s'appuient pour sortir de leur repaire, ou qu'ils savent en mesure de monter au compagnie. Elle que, malgré son faiblesse » et ajoute M. Félix Faure serait certainement obligé, dans ce cas, de faire. Mais nous ne sommes pas plus [illegible] et nous ne laissons pas [illegible]

Evidemment il n'y a pas d'alliance possible entre les radicaux-socialistes et nous. Mais que nous le voulons ou non, nous sommes liés, on nous, la figure des choses peut unir, peut coaliser tout les partis sans exception contre le parti opportuniste et le régime actuel.

— Alors vous êtes bien décidé à aller jusqu'au bout?

— Jusqu'au bout. Mais nous choisirons notre heure.

— Si au point de vue rétrospectif, quel a été au juste votre rôle?

— J'ai reçu des confidences et des documents, sans solliciter les uns ni les autres. Je m'en suis donné M. Bazat comme aux autres intéressés des conseils, et voilà tout.

— *Un dit que vous êtes intervenu près du président de la République?*

— M. le Président de la République sera le premier à démentir ce dénoncé à cette question à ceux qui me connaissent savent qu'il n'est pas dans mon caractère de solliciter le pouvoir exécutif des questions de cette nature. Je me suis [illegible] au contraire, et je suis en mesure de le prouver, à n'arrêter en faisant ce qui ne pouvait que [illegible] personnel de l'intérêt public.

M. Bazat, par exemple, sera le premier dire que je ne lui ai jamais demandé, ni pour lui, ni pour personne d'être mis à ses recommandations, si légitimes qu'elles me paraissent. Il dira même que s'il se fait tant de bruit autour de son nom et de son dossier, c'est malgré mon conseil *prière, parce que à l'heure* présente tout le bruit se pouvait pas plus, à mon avis, servir son intérêt personnel que l'intérêt public.

Filles ou garçons à volonté

L'Académie de médecine vient de recevoir une *lettre dans laquelle M. O. de Nice annonce* qu'il est détenteur d'un secret qui permet au père de famille de procréer indifféremment et à volonté des garçons ou des filles suivant le désir de chacun.

Cette méthode — l'auteur ne la décrit pas — employée et contrôlée à plusieurs reprises, par son père d'abord, par lui et par plusieurs de ses parents et amis, est certaine, absolument sûre et infaillible.

En terminant, M. de Nice, qui est âgé de plus d'un point de vue, dit que, pour, remarque qu'il serait possible à la France, toujours brave et patriotique, la nation généreuse qui ne recule devant aucun sacrifice, de doubler son effectif militaire en moins de vingt ans.

Dernière Heure

Conflit Anglo-Américain

New-York, 25 décembre. — Les télégrammes de Caracas annoncent que le président vénezélien refuse définitivement de payer à l'Angleterre l'indemnité réclamée. Les murs de la ville sont couverts d'affiches proclamant le *Boy Cottage* des mots: « Le président Cleveland, le Mercragua a fait connaître au président Crespo qu'il adhérait à la fédération des républicains de l'Amérique du Sud contre l'Angleterre.

Défaite des Espagnols à Cuba

New-York, 25 décembre. — On télégraphie de Cuba qu'une troupe de 1,500 Espagnols, munis d'artillerie, a été défaite par les insurgés, au nombre de 2,000, et 400 cavaliers, et de la cavalerie.

Le combat a duré 4 heures.

Gomez, sans poursuivre ses adversaires, continue sa route sur la Havane.

Les hommes qui l'accompagnent n'ont rien eux aucun blessé et portent seulement avec eux un équipement aussi diminué que possible.

On craint que dans ces conditions, ils arrivent aux portes de la capitale très rapidement.

LE SPORT

VÉLOCIPÉDIE

Au Vélodrome d'Hiver

Paris, 25 décembre. — Très intéressante à cet la course-sprint, qui nous a fait assister à une 9rt belle lutte finale.

Maurice-Farman, battu dimanche dernier par Jacquelin, a pris aujourd'hui une revanche, en battant à son tour Jacquelin par une demi-roue.

Puis ces deux coureurs qui forment une superbe équipe de tandems, ont sans peine gagné l'épreuve annuelle.

Enfin, nous sommes arrivés au match Bouhours-Michael qui se disputait sur 30 kilomètres. Bouhours, en condition superbe, eût sans doute gagné, si ses entraîneurs, en essayant de lui faire faire un enlevage prématuré, ne l'avaient essoufflé, ce qui a permis à Michael plus résistant, de doubler trois fois son concurrent dans les 15 derniers kilomètres.

Voici les résultats détaillés:

Handicap de 900 mètres, — Finale: 1er Renaux; 2e Dumain; 3e. Germain. 4e. Gissac.

Course Stratch. — 1er Maurice Farman; 2e Jacquelin; 3e Dary.

Tandem. — 1ers Farman, Jacquelin; 2e Mainringer, Fournier; 3es Loibud, Dordeaucourt.

Mat et Michael-Bouhors sur 30 kilomètres, 1er Michael avec 3 tours d'avance.

Chronique Régionale

Nominations officielles

Justices de paix. — Sont nommés suppléants de juges de paix:

De Quesnoy-sur-Deûle, M. Tiborchien, en remplacement de M. Saint-Léger, décédé.

D'Hucqueliers, M. Ouaselin, en remplacement de M Tramecry, nommé juge de paix.

De Saint-Pol (Pas-de-Calais), M. Lefebvre, notaire honoraire, en remplacement de M. Lemaire, démissionnaire.

La « Vie du Poète »

M. Gustave Charpentier vient d'adresser à M. Ratez, directeur des Concerts Populaires, la lettre suivante:

Mon cher Ami,

Veuillez remercier chaudement Messieurs les artistes des Concerts populaires. Grâce à leur affectueux et si dévoué concours, je journée d'hier compterai parmi les plus belles de ma carrière. Et quelle joie! de triompher avec mes anciens camarades du *Conservatoire*, dans cette salle de l'Hippodrome, à la tête du *brillant* orchestre où je fis mes débuts.

Merci, cher ami, de m'avoir préparé cette merveilleuse soirée. Merci à vos choeurs: voix fraîches, souriantes, si attentives; à Messieurs les Orphéonistes Lillois, qui ont si brillamment triomphé *des difficultés de la partie chorale*. Merci à toutes et à tous, anciens et nouveaux amis, que j'espère revoir bientôt et pour lesquels je vais travailler au plus.

Si vous voyez David et Montfort avant moi, dites leur que je suis *très content... bien content d'eux*. Tarquini est partie ravie.

A bientôt, cher ami.

Votre reconnaissant,
G. CHARPENTIER.

23 décembre 1895.

Prime à la culture du lin

M. Viger, ministre de l'agriculture, vient de décider que le montant de la prime accordée aux cultivateurs de lin et de chanvre sera fixé, pour 1895, à 68 francs par hectare.

Procès de Presse

Sous ce titre, nous avons relaté jeudi dernier, dans la mesure que nous laisse la loi, un procès en diffamation intenté par M. Henri Deschamos directeur du *Boulbaisien*, à un journal socialiste, *L'Vrai Rombaigno*, pour lequel M Viviani, député de Paris, était venu plaider.

Le jugement a été rendu à l'audience de mardi: M. G. Montois, gérant du *Vrai Roubaigno*, est condamné à 50 fr. d'amende et 50 fr. de dommages intérêts.

Chronique Locale

ROUBAIX

La Noël à la « Bouchée de pain »

Grâce à l'inépuisable charité de bon nombre de nos concitoyens, les *effets de Noël* ont été de l'œuvre de la « Bouchée de pain » les bénéficiaires n'ont pas été privés de cette antique fête qui, dans les familles heureuses rassemble autour de l'âtre où brille un clair feu de bois tous les membres.

A la soupe du matin, il a été distribué à chaque enfant une délicieuse *coquille* et c'était plaisir de voir les mines joyeuses des mioches ravis s'en aller *gaiment leur gâteau à la main*.

Mais ce n'était là que la première partie de la distribution charitable qui devait avoir lieu.

A plusieurs reprises nous avons fait des appels à la charité de nos concitoyens, les invitant à faire parvenir au siège du Comité, leurs vêtements hors d'usage.

Ces appels n'ont pas été vains, fils ont même produit au delà de toute espérance, car les dons ont abondé et permettent de faire la distribution qui va avoir lieu.

En entrant dans la grande salle du Refuge, nous voyons installés sur des bancs quantité de vêtements neufs pour enfants et quelques-uns pour grandes personnes. Tous ces dons proviennent des jeunes filles élèves de l'Institut Sévigné qui pensant aux malheureux ont travaillé pour pouvoir en vêtir un certain nombre en ce jour de Noël.

Mlle Coulbaux, directrice de l'Institut Sévigné avait en effet fait parvenir, au nom de ses élèves:

25 robes, 43 manteaux et collets, 33 jupons, 4 corsages pour femmes, 3 camisoles de laines, 3 camisoles de coton pour filles et 2 pour garçons, 2 chemises pour garçons, 49 chemises pour filles, 2 pantalons pour garçons et 8 pour filles, 4 chemise de flanelle, 2 capelines, 2 fichus de laine, 5 robes de nuit, 14 tablliers, 33 paires de bas et chaussettes, 4 paire de mitaines, 4 paire de gants, 1 gilet d'homme, 2 manteaux couteuneux, 40 jets de layette, le tout neuf.

A onze heures et demie, Mlle Coulbaux et une quinzaine de ses élèves procèdent elles-mêmes à la distribution de vêtements avec beaucoup de tact, de bonne grâce et de bienveillante aimabilité.

MM. Buisine, Paul Despatures et Véran, membres du comité, assistaient à la distribution qui *s'est continuée par les vieux vêtements* convoyés par différentes personnes qui avaient été fort bien recommodés par les ouvriers attachés à l'établissement.

Grâce à Mlle Coulbaux, à ses maîtresses et à ses charitables élèves, les pauvres n'ont pas été oubliés. Merci à eux donc, qui apprennent à leurs élèves tout le bonheur qu'on peut éprouver en donnant, et merci aux élèves qui n'ont pas *craint de consacrer quelques instants de leurs* loisirs pour venir, de la plus délicate des façons, au secours de ceux qui souffrent.

Nous remercions vivement que l'exemple de ces dames soit un encouragement pour tous ceux qui ont à cœur d'adoucir les rigueurs de l'hiver aux misérieux.

Une réunion de la « Libre-Pensée » au théâtre Deschamps

La *Libre-Pensée* de Roubaix avait organisé, hier, une fête publique, au cours de laquelle, une conférence devait avoir lieu au théâtre Deschamps.

Trois orateurs, les citoyens Clovis Hugues, Chauvière, députés et Sauvée, rédacteur à l'*Egalité*, avaient promis d'y apporter leur concours.

Onze heures environ, 600 personnes sont présentes au théâtre. L'entrée est de 15 centimes. On distribue aux auditeurs une brochure éditée pour la propagande de la Libre Pensée.

Avant la conférence

Le citoyen Meurant avait reçu dans la matinée une dépêche lui annonçant l'empêchement de M. Clovis Hugues, d'assister à la conférence. Le député, Chauvière, ne devait arriver qu'à midi et demi, M. Siauve-Evauy étant indisposé s'était fait excuser.

Ces nouvelles sont transmises à l'auditoire par M. Meurant qui prie les assistants de vouloir bien *s'impatienter* quelques minutes.

En attendant Forateur, quelques assistants improvisent un concert dont le programme n'aurait pas eu le don de plaire aux rentiers, hier! nous trouvons encore en y assistant.

Un jeune homme blond, s'avance tout d'abord sur la scène et chante « Sautez marquis ». L'auditoire applaudit et accompagne le chanteur, au *refrain*.

Pendant que l'on danse au palais de Versailles
Dans sa chaumière l'ouvrier va manquer de pain
Sautez marquis, sautez pendant que la danse
Dans les faubourgs pleure et meure de faim.

Bis, Bis, crie-t-on, dès que la chanson est terminée. Le chanteur continue par le « Roi s'amuse ».

Un autre artiste lui succède et sur l'air du *Noël d'Adam*, chante une prose socialiste, qui plaît beaucoup. Le même, chante aussi l'*Insurgé*.

Devant toi, misère sauvage
Devant toi, brisons l'esclavage
L'insurgé se dresse, le fusil chargé.

L'auditoire crie « bravo! » mais le virtuose est fatigué.

Un autre jeune homme, de petite taille, escalade la scène. Il est d'une pétillance rare, il chante successivement plusieurs couplets qui nous semblent être dûs à la plume du citoyen Catrice.

Mais voici le fils du citoyen *Thérin*.

On réclame le père à grands cris, mais le fils répond: « Son garchon y va t' chanter avant ».

Il chante *Fourmiez*, ainsi qu'un autre couplet qui démontre ses goûts... paisibles.

Dans une de ses chansons, il dit:

A Fourmies, le commandant du 145e était fier
De crier « en avant! » mais si c'était contre l'Allemagne, il crierait « sauve qui peut! »

Cette phrase n'est qu'un faible exemple de la violence, de la chanson, dans laquelle le chanteur dit aussi, aux conscrits de se grouper autour du drapeau rouge, et de refuser de servir la patrie.

Le citoyen Thérin père, chante ensuite une chanson faite contre M. Deschamps et qui devait être dédiée à ce dernier. Le chantée, si ce dernier s'était présenté, dans une réunion publique, à laquelle il avait été convié.

Le chanteur s'est tellement animé qu'il est forcé d'accompagner quelques mots pour se rapprocher. Il continue par un monologue contre M. Eugène Mouton.

Il est une heure, le citoyen Meurant vient avertir le public que M. Chauvière est arrivé.

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing*. 25

La Dame en gris

Que de mauvais conseils on lui avait soufflés pour détruire l'influence de ma tendresse!... C'est lorsque je lui avais donné la preuve la plus complète de mon amour, que j'ai voulu qu'il me quittât, comme on quitte une fille après une nuit de plaisir, en la payant!... Malgré tout, je l'aimais encore et je l'ai toujours aimé, et ma joie a été bien grande quand j'ai réussi à le retrouver, à le reconquérir... Et vous le voyez, ma conduite ne s'est pas démentie... Il a osé me nuire, pour lui, pour *tout pourquoi pour que son repos, ne fût pas* troublé. Se voir même, s'il faut me compromettre, m'exposer à tous les dangers, pour qu'il ne lui arrive aucun mal, je n'hésiterai pas, et je me suis même pas sûre d'être récompensée par un remerciement!

Dauziat l'écoutait, songeur. Pour la première fois il voyait se découvrir à lui, sans atténuations, sans réserves, les sentiments de la *femme fatale*. Il put la juger *en pleine connaissance de cause*, et il ne se sentit pas une infaillibilité assez complète pour la condamner. Il se demanda si ce n'était pas elle, la victime, et *Jacques*, sa famille, la société et lui-même, son ami, les véritables coupables. Qu'avait-elle fait, en somme, d'autre, la pauvre femme, que d'aimer? Était-elle responsable du hasard de sa naissance qui l'avait *jetée dans l'horrible milieu d'où elle était sortie tarée de corps plus que d'âme!* Tous les efforts pour se relever, elle les avait faits, jusqu'à essayer de devenir la femme de celui qu'elle aimait, et si Jacques, malgré venu...

l'opposition de sa famille, s'était décidé à l'épouser, de quel droit supposer qu'elle n'eût pas été une épouse fidèle? Tant d'autres, choisies pures, devaient des coquines, — qui avaient tout pour vous rassurer, — qu'une pauvre fille, relevée par l'amour, était bien capable de donner, dans la suite, l'exemple de la vertu. Après *tout, elle était jeune, jolie, intelligente, passion*née, et rien ne l'avait certes de pires, et pas beaucoup de meilleures!

Arrivé à cette conclusion, Dauziat fit un *retour sur lui-même*, et fut *pris d'une accès de* pitié intolérable. Il pensa: « Quand voilà que je tombe dans les *Idées de Madame Aubray!* Décidément les situations neuves sont aussi rares dans la vie qu'un théâtre!

Annie interrompit sa méditation philosophique de l'homme de lettres en lui demandant d'un air timide:

— Est-ce que je puis espérer que vous *voudrez bien m'aider* dans ma difficile entreprise?

— Oui, certes, vous le pouvez, dit Dauziat avec chaleur. Et même mieux! Car je m'intéresse à vous et je m'emploierai à vous servir... Avant tout, je vous *promets que je vous amènerai Jacques...*

Elle joignit les mains, avec un air de bonheur si reconnaissant, que Dauziat en fut ému et qu'il se reprocha toutes les duretés qu'en d'autres temps il lui avait dites.

— Et vous porterez d'abord la lettre que je vois écrire?

— J'imagine que vous ne la confierez pas à tout le monde?

— Oh! Non! Et vous seul, en la circonstance, pouvez être mon messager...

Elle s'assit devant un petit bureau, et écrivit quelques lignes, cacheta l'enveloppe, et la lui tendant:

— Je ne sortirai pas que vous ne soyez revenu...

— Et comptez que je ne reviendrai pas seul...

Elle lui tendit la main. Il la prit et la serra douce et un peu tremblante entre les siennes. Puis, avoir quitté par elle jusqu'à la porte, il descendit l'escalier quatre à quatre, et, hélant une voiture qui passait, il donna au cocher l'adresse de la lettre. Rue Tholoze. En un quart d'heure, il arrive devant la maison Lepreuse, à l'escalier puant, et poussant la porte vitrée d'une loge d'où sortaient des odeurs de ratas à l'oignon, il demanda:

— Madame Charles?

De l'obscurité nauséabonde, une voix asthmatique grogna:

— Au deuxième, la porte à gauche...

Dauziat grimpait déjà. Il vit la clef sur la porte, mais il ne voulut pas pénétrer brusquement, sans prévenir, dans ce qu'il jugeait être un repaire. Il frappa et entendit quelqu'un le criait: La clef est sur la porte! Il entra, traversa le petit vestibule, et fut reçu sur le seuil de la salle à manger par Mme Charles, en train de frotter une assiette avec un torchon plus noir que le fond de la cheminée. En le voyant, la femme s'écria d'un ton de joviale familiarité:

— Tiens! c'est M. Dauziat.

Et, comme l'homme de lettres ne dissimulait pas sa *surprise*:

— Oh! je vous connais bien, monsieur Dauziat... Je vous ai assez vu à Granville, dans le temps... Et puis on expose votre photographie chez les papetiers... Et, cet hiver, le théâtre Montmartre jouait un drame de vous: *Le dernier Gentilhomme*... Même que votre portrait était sur l'affiche... Très honorée de vous voir chez moi... Mais asseyez-vous donc, monsieur. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

Étourdi par ce verbiage, dont l'obséquiosité dissimulait mal une sourde inquiétude, Dauziat tendit la lettre d'Annie;

— Voici un mot que je suis chargé de vous apporter...

La vieille déchira l'enveloppe et s'écria:

— Ah! C'est de Marie-Anne!...

Au nom de Marie-Anne, le vieux qui faisait face à Dauziat s'ourit, et Charles, en bras de chemise, sans s'inquiéter du visiteur, entra brusquement, *arracha plutôt qu'il ne prit* la lettre à sa mère, et lut. Il avait, en dépit de son air grincheux, un physionomie exprima une sauvage fureur, et proférant un terrible juron, il frappa du poing.

— Est-ce qu'elle me prend pour un idiot, Marie-Anne? vociféra-t-il. Puis, se tournant vers l'homme de lettres, qui l'examinait avec curiosité: Quand à vous, il faut que vous ayez un fameux toupet pour vous être risqué à m'apporter ce papier-là... Savez-vous ce qu'il y a d'écrit dessus?

— Non, répondit Dauziat avec tranquillité, mais je m'en doute.

Le bandit fit craquer ses poings énormes tant il les serra:

— Et si je vous cassais la figure? Qu'est-ce vous diriez?

— Il est probable que je ne dirais plus rien. Mais il faudrait essayer d'abord de me la casser, et y réussir.

Charles fit du coté de l'homme de lettres un mouvement si inquiétant que sa mère se jeta devant lui, dans:

— Voyons, Charles, c'est M. Dauziat... tu sais bien... l'auteur.

— Et quand ça serait le diable!

— Mais il n'est pas responsable de ce qu'on nous écrit...

— Tonnerre! Il est de ceux qui veulent me faire avoir du désagrément...

— En tous cas, dit Dauziat, *je suis de ceux qui n'aiment pas qu'on leur échauffe les oreilles...* Et je vous déclare que si vous continuez sur ce ton-là, j'ouvre la fenêtre et j'appelle le sergent de ville qui se promène là-bas, au coin de la rue Lepic... Après, nous irons expliquer dev